

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77. et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Le bon pasteur.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Le bon pasteur ; Paroles de Fabert. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le roi et l'esclave ; La petite fée (*suite et fin*). — VARIÉTÉS : Le Caméléon ; La reconnaissance du pauvre ; Probité ; Morale de l'enfance ; Le Chat botté (*suite*).

RÉCITS HISTORIQUES.

LE BON PASTEUR.

Le divin Sauveur, par la parabole de la brebis égarée, a voulu nous faire entendre combien est grand aux yeux de Dieu le mérite et l'efficacité du repentir.

Par cette parabole il répondait aux Pharisiens qui lui reprochaient de permettre à des hommes connus par leur vie déréglée de le suivre et d'écouter ses instructions.

« Quoi, disaient-ils, il accueille ces hommes ! »

« Qui est l'homme d'entre vous qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller auprès de celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? »

Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules avec joie, et étant retourné dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. »

« Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Il ajoutait cette autre comparaison :

« Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume la lampe et balayant la maison, ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve, et après l'avoir trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. »

« De même, vous dis-je, c'est une joie parmi les anges de Dieu lorsqu'un seul pécheur fait pénitence. »

Le Sauveur se comparait lui-même à un pasteur zélé pour ses brebis. Il disait :

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur et à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup abandonne les brebis et disperse le troupeau. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis.

« Pour moi, je suis le bon pasteur, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent comme mon père me connaît et que je connais mon père ; et je donne ma vie pour mes brebis. »

Et il ajoutait, en faisant allusion aux païens qui devaient se convertir à la loi de Dieu :

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène. Elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

L. D'A.

PAROLES DE FABERT.

Le maréchal Fabert, en forçant une barricade, y fut blessé à la cuisse d'un coup de feu. On trouva sa plaie si dangereuse par suite d'une extrême inflammation, et par un commencement de gangrène, que les chirurgiens

conclurent à l'amputation de la partie malade. Les amis de ce grand capitaine le conjurèrent de consentir à se laisser retrancher un membre pour sauver tous les autres :

« Non, non, leur répondit-il, il ne faut point mourir par pièces ; la mort m'aura tout entier, ou n'aura rien. »

Le maréchal dut son salut à cette fermeté ; car il guérit et conserva tous ses membres. X.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE ROI ET L'ESCLAVE.

Le roi d'Haram, inquiet de la manière dont ses vizirs et ses cadis administraient la justice dans les États de sa domination, sortit un soir de son palais, déguisé, et suivi d'un seul de ses officiers. Le hasard le fit passer près d'un soupirail, d'où il entendit sortir une voix plaintive et lamentable ; il apprend que cet endroit correspond à la prison où étaient renfermés les criminels condamnés à mort ; il s'approche de plus près du soupirail, pour distinguer les accents plaintifs qui paraissaient sortir des entrailles de la terre. Ces mots frappèrent son oreille :

« O Dieu tout-puissant ! vous qui veillez sans cesse sur l'infortuné accablé sous le poids de la misère, permettez-vous que l'innocence faussement accusée succombe sous des présomptions qu'un sort fatal accumule sur elle ! Des brigands m'ont enlevé de mon pays, m'ont entraîné ici et m'ont réduit à l'esclavage ; et voilà qu'aujourd'hui des méchants, pour cacher un crime qu'ils ont commis, m'accusent d'en être l'auteur ! Miséricorde infinie ! aucune de vos créatures n'est méprisable à vos yeux, vous entendriez les plaintes d'un vermisseau, écoutez celles de votre serviteur, Dieu de bonté ; arrêtez le coup qui me menace. »

Un silence entremêlé de soupirs succéda à cette prière. Le roi d'Haram retourna au palais, le cœur ému de ces lamentations et l'esprit troublé ; en vain chercha-t-il le repos, l'idée de la mort d'un innocent l'agitait, et il n'attendait que le retour de l'aurore pour éclaircir ce mystère.

Dès le lendemain matin, il fait assembler ses ministres et leur désigne le lieu d'où partaient les plaintes qui avaient ému sa pitié. On lui apprend que le malheureux confiné dans ce cachot est destiné à expirer le jour même sur l'échafaud ; on lui expose l'affaire en deux mots, on lui certifie que l'esclave est coupable. Le roi d'Haram ne voulut pas prendre la peine d'examiner l'affaire plus mûrement, et confirma sur-le-champ l'arrêt de condamnation.

L'exécution devait se faire en dehors des murs ; tout le peuple se porta en foule vers le lieu fatal ; le roi lui-même voulut en être témoin.

On avait tiré du cachot l'esclave prévenu du crime ; il marchait au supplice avec une contenance ferme et modeste, les mains liées et les yeux élevés vers le ciel, son unique espoir ; il est au pied du gibet, les bourreaux se disposaient à arracher ses vêtements, lorsqu'un bruit inattendu changea tout à coup l'aspect de cette scène de mort.

Une troupe de partisans ennemis, ayant résolu de tenter un hardi coup de main, attendaient que la population, attirée par la curiosité de voir cette exécution, sortit de la ville ; ils quittent précipitamment l'embus-

cade où ils s'étaient cachés, se jettent sur l'escorte royale et la dissipent; tous ceux qui cherchèrent à se défendre tombèrent sous le glaive des ennemis ou dans leurs fers, et le malheureux qu'une mort injuste allait frapper fut délivré et se sauva.

Les ennemis firent le roi captif; mais, craignant qu'on ne vint le délivrer, ils le relâchèrent moyennant une rançon énorme, et s'enfuirent emportant avec eux ses trésors.

Cependant le pauvre esclave, délivré de ses fers par les mains de l'ennemi, craignant toujours qu'on n'envoyât des gens à sa poursuite, gagnait la campagne; il marchait nuit et jour, sans relâche; accablé enfin de fatigue, il s'arrêta sous l'ombrage d'un laurier énorme et s'assied. Vis-à-vis de cet arbre, et fort près de lui, était l'entrée d'une sombre caverne; deux espèces de flambeaux y jetaient une lueur effrayante, sans toutefois en dissiper l'obscurité; ses regards se fixèrent avec étonnement sur ces objets et il fut saisi d'épouvante lorsqu'il crut voir ces deux lumières remuer et s'avancer près de lui. Ces feux brillants n'étaient que les yeux d'un lion monstrueux qui sortait de la caverne et s'approchait à pas lents du malheureux esclave.

L'animal l'enveloppe avec sa queue, sans le blesser, le charge sur son dos et le porte dans son antre : il en ressortit sur-le-champ pour abattre du premier coup de queue l'énorme laurier sous lequel l'homme était assis auparavant; il le place à l'entrée de la caverne comme pour en fermer le passage, puis l'horrible bête court dans le désert chercher la lionne, que le besoin de nourriture pour ses lionceaux avait écartée de leur commun repaire.

L'entrée de la caverne, exactement fermée par le tronc de l'arbre, était inaccessible à toute force humaine; cependant il restait encore assez de jour à l'esclave pour reconnaître l'intérieur de cette affreuse demeure, en distinguer les habitants, et y voir les débris et les aliments dont le terrain était couvert; il y vit deux lionceaux couchés sur un tas de mousse, et que sa présence n'avait point effrayés; il aperçut dans un angle opposé un monceau d'ossements humains, tristes débris des malheureuses victimes du lion. Cependant, au milieu de ces objets, l'effroi n'a point glacé son courage; il adresse une prière fervente à Dieu qui l'a déjà sauvé une fois.

Plein de confiance dans l'arbitre souverain des destinées, entièrement rendu à lui-même par l'effet de cet acte religieux, il continue à promener ses regards dans les sombres cavités de cette demeure : il y voit les habits d'une des victimes dévorées, met la main dans une des poches, et y trouve une pierre et un morceau de fer propre à faire du feu. La terre était couverte d'une mousse sèche qui servait de litière aux féroces habitants de cet antre. Cette circonstance fait naître en lui l'espoir de s'échapper; il ramasse la mousse, l'entasse à l'entrée de la caverne et y met le feu. La flamme pénètre dans l'écorce humide des racines du laurier; bientôt le feu augmente, et l'arbre, manquant de base, tombe avec fracas sur le côté, de manière à débarrasser l'ouverture.

En visitant la caverne, l'esclave y a vu un arc, des sabres, des poignards, qui peuvent servir à sa défense; il a découvert aussi, à la lueur du brasier, de l'or monnayé et des morceaux de ce métal, avec des bijoux précieux de différentes espèces. Ainsi pourvu de tout ce qui peut

assurer son évasion, il s'arme de tout ce qui peut lui être nécessaire, écarte avec son sabre les branches encore ardentes qui s'opposaient à sa sortie, et, en remerciant Dieu, il recouvre enfin sa liberté.

A peine l'esclave était-il sorti de l'antre dangereux, qu'il aperçut le lion à quatre portées de son arc, et la lionne plus éloignée dans la plaine. Il place sur son arc une flèche meurtrière; le lion, qui croit s'élancer sur sa proie, accourt avec rapidité au-devant du trait que l'esclave lui lance d'une main sûre; le fer atteint entre les deux yeux le féroce animal, et il tombe expirant.

L'esclave, débarrassé de cet ennemi, a bientôt l'autre sur les bras; la lionne vient à lui; il lance sa flèche, mais elle ne fait qu'une légère blessure; devenu d'autant plus furieux, l'animal s'élance sur lui pour le terrasser. L'esclave lui oppose son poignard et le plonge dans ses flancs; la lionne rugissante fait un nouvel effort, mais de son cimeterre il lui coupe une patte de devant et la met hors de combat; elle roule à terre en faisant retentir les échos de ses rugissements; les lionceaux de la caverne y répondent par des cris affreux, qui rempliraient de terreur l'âme la plus aguerrie. Cependant le vainqueur assure sa victoire en perçant de nouveau la bête : elle succomba enfin à la vigueur de son bras; il court aussitôt massacrer les lionceaux et les tire hors de leur caverne.

Après cette valeureuse expédition, il cherche des yeux, dans la campagne, l'arbre dont les fruits peuvent le nourrir, le ruisseau dans lequel il peut se désaltérer; et, toujours secouru par la Providence, il semble que tout est soumis à ses désirs, que tout vient s'offrir sous sa main.

Ayant enfin rétabli ses forces épuisées par tant de fatigues, il rentre dans la caverne dont il a détruit les habitants, se rend maître des trésors qu'elle contient, en ferme l'entrée avec des branches d'arbre, et, armé aussi avantageusement qu'il a pu l'être, muni d'or et d'argent, il prend la route de sa patrie. Il y arrive au bout de quelques jours et raconte son aventure à ses parents : on détache des chameaux et des esclaves pour reprendre les effets précieux qu'il avait laissés dans le repaire des lions.

Possesseur de tant de richesses, l'esclave bienfaisant les partage avec les indigents; il fait bâtir non loin de sa demeure un asile pour les caravanes, les pèlerins, les voyageurs qui sont obligés de suivre cette route, et d'un séjour de monstres il fait un temple de charité.

Ainsi, cet esclave condamné à périr sur le faux témoignage de ses ennemis, exposé à être dévoré par des lions, fut merveilleusement délivré de ces dangers; tandis que ses accusateurs et ses ennemis, curieux de repaire leurs yeux du spectacle de son supplice, furent égorgés par l'ennemi, et que le roi de Haram, par la perte de ses trésors, fut puni de sa coupable négligence, car il aurait dû examiner avec plus de soin cette affaire et donner suite à ces plaintes qui, en excitant sa pitié, devaient aussi éclairer sa justice. Z.

LA PETITE FÉE.

Le maître cuisinier, celui-là même qui avait rudoyé la fille de Jacqueline, sortit tirant par les oreilles le méchant petit marmiton.

« Ah! vilain drôle, criait-il, je t'apprendrai à faire des malices comme celle-là... Mettre le feu à la queue

de notre tournebroche. Non content de fourrer tes doigts sales dans tous les gâteaux pour en sucer les confitures, tu fais souffrir une pauvre bête inoffensive ;

mais tu me le payeras, et tu resteras enfermé dans le chenil jusqu'à ce soir. »

Et, malgré les cris et la résistance de l'enfant, maître



Ah ! vilain drôle, je t'apprendrai à faire des malices comme celle-là.... (Page 235, col. 2.)

Michel, le cuisinier, le renferma dans le chenil.

Puis il chercha des yeux le chien fugitif et murmura :

« Qui va tourner la broche, à présent ? »

— Moi, mon bon monsieur, fit Simplette en s'avancant.

— Tiens, tu es encore là, ma mignonne, dit Michel en riant ; voyons si tu es capable de cet emploi. »

Il rentra dans la cuisine avec elle et l'installa auprès de deux beaux poulets.

« Soigne-les bien, dit-il, car c'est pour le déjeuner du roi ! »

Bientôt le feu ardent brûla la figure de Simplette accroupie, mais elle ne cessa de tourner.

Les autres marmitons se moquaient d'elle ; pourtant elle tournait, tournait sans leur répondre.

A force de tourner, les deux poulets prirent une magnifique teinte dorée. Le visage de Simplette devenait, lui aussi, de plus en plus rouge ; la peau lui picotait, et elle avait soif ! Néanmoins, elle ne s'arrêta que lorsque maître Michel déboucha les volailles, assurant qu'il n'en avait jamais servi d'aussi appétissantes. Dès lors, il se déclara le protecteur de Simplette, qui le suivit dans ses allées et venues, ainsi qu'elle avait coutume de suivre sa sœur de lait.

Vers le soir, elle l'entendit dire à un compère :

« Je ne sais vraiment quel surtout poser au milieu de la table royale ; on a oublié d'apporter les grandes pièces d'argenterie. »

— Pardon, mon bon monsieur.... objecta Simplette. Voulez-vous un des surtouts de la petite fée?... Rien n'est si beau !

— Quelle fée?... As-tu perdu la tête ?

— Non, non, attendez, vous verrez. »

Simplette courut jusqu'au château du marquis, et, très-essoufflée, entra dans la chambre de Berthe.

« Donnez-moi un de vos sablés, fit-elle en entrant ; c'est pour le roi ! »

Puis, sans vouloir s'arrêter ni entrer en explications, elle chargea sur sa tête le plateau qui renfermait le dernier dessin exécuté par la petite fée.

« Je suis pressée, pressée, répéta-t-elle, et il ne m'est pas possible de m'en aller vite comme je suis venue, de peur de brouiller les couleurs. »

Berthe la suivit, et, tout en marchant, se fit raconter comment son ouvrage

allait paraître devant le souverain. Une idée lui vint.... Elle retourna sur ses pas, s'enferma dans sa chambre, et se mit au travail avec ardeur.



Soigne-les bien, car c'est pour le déjeuner du roi. (Page 236, col. 1.)

Elle exécuta un tableau de grandes dimensions. Il était divisé en trois compartiments.

Dans l'un, on voyait le marquis sur le champ de bataille. Entouré d'ennemis, il brisait son épée plutôt que de la rendre.

Dans l'autre, on apercevait l'intérieur d'une tente où il souffrait prisonnier.

Dans le troisième, enfin, le roi lui-même semblait, du haut de son trône, consoler une famille agenouillée qui sollicitait une grâce.

Inspirée par l'amour filial, Berthe se surpassa.

Elle avait espéré que Sa Majesté, voyant pour la première fois un de ses sablés, en commanderait un second à son officier de bouche, et que, ce dernier tableau, excitant sa curiosité, il s'informerait du sujet qu'il représentait et apprendrait enfin le malheureux sort du colonel.

On eût dit que la petite fée avait réellement le don de deviner, car en effet les choses se passèrent ainsi.

VIII

Le prince admira la singulière peinture tracée sur le surtout placé au milieu de sa table, et la manière originale dont elle était faite; puis il demanda quel en était l'auteur.

« Votre Majesté daignera m'excuser, répondit en souriant le majordome, mais ce tableau nous est venu d'une singulière façon; c'est une pauvre petite paysanne qui l'a apporté, et elle soutient qu'il est l'œuvre d'une fée.

— Eh bien! reprit le roi, dites-lui que sa fée m'en prépare un autre pour demain. »

Et Sa Majesté avoua que ces petits grains de sable, si artistement disposés, étaient chose curieuse et jolie.

Naturellement, les courtisans renchérèrent et s'extasièrent à qui mieux mieux.

On parla du surtout une partie de la soirée, et le lendemain, en se mettant à table, le roi porta ses regards sur la place où était le surtout.

Il y vit le tableau préparé à dessein par Berthe, ta-

bleau que Simplette avait apporté avec plus de soins et de précaution encore.

Le prince garda quelques instants le silence.



Berthe épousa l'aide de camp du roi. (P. 238, col. 2.)

Les courtisans le regardaient tous pour savoir s'ils devaient approuver ou blâmer.

« C'est singulier, dit enfin Sa Majesté, je cherche en vain l'explication de ces trois scènes; hier la fée, puisque fée il y a, nous représentait le baptême de Clovis; mais que signifie aujourd'hui ce seigneur vaincu? Que veulent ces femmes en pleurs? »

Personne ne put le tirer d'embarras.

Au dessert, le roi, impatienté de ne pas rencontrer le mot de l'énigme, commanda qu'on allât chercher la petite paysanne qui avait apporté le dessin.

Au bout de quelques instants, le majordome entra; il poussait Simplette devant lui.

Elle était si terrifiée de paraître devant le roi, que,

dès la porte de la salle, elle tomba à genoux et se couvrit la figure de ses mains.

On eût dit que l'éclat de la majesté royale l'aveuglait.

Cette marque d'extrême respect ne déplut pas, et le roi lui demanda où se cachait la fée mystérieuse, auteur du surtout sablé.

Simplette balbutia, mais pas un mot distinct ne sortit de ses lèvres.

« Peux-tu l'amener devant moi? dit le roi; je vais aller vous attendre dans les jardins. »

Elle fit signe que oui; et, souple comme une biche, s'élança hors du palais.

Sa Majesté s'attendait à voir arriver quelque artiste de la province, quelque peintre désireux d'obtenir une gratification; aussi fut-elle très-surprise quand Berthe parut, introduite par un aide de camp.

Simplette s'arrêta derrière le premier buisson qu'elle aperçut, et personne

n'y prit garde, car tous les yeux étaient tournés vers la petite fée. Parée de ses plus charmants atours, elle s'avancait d'un pas calme et léger.



Simplette resta auprès de Jacqueline. (Page 238, col. 2.)

Pour la première fois, elle affrontait mille regards curieux; pour la première fois, elle était admise en présence de son souverain; mais, avant de partir, elle avait embrassé sa mère, et elle venait solliciter la liberté du marquis; double motif pour avoir grand courage.

« Par ma foi ! s'écria le roi, voilà une fée qui n'est ni vieille ni laide; on dirait la déesse du printemps. Quelle fraîcheur ! Sa vue seule rajeunit ! »

Puis, avec l'impatience de quelqu'un qui n'a jamais attendu, il demanda le nom du guerrier représenté combattant d'abord, puis captif et blessé.

« Sire, répondit Berthe les larmes aux yeux, c'est le marquis mon père.

— Le marquis votre père ! Contez-nous donc cela. »

Alors, avec une grâce ravissante, Berthe dit la bravoure et le malheur du colonel, la douleur de sa femme et de ses enfants; leurs suppliques à Sa Majesté et leurs espérances déçues.

Le roi, attendri, jura que le marquis serait rendu à son pays, dussent les ennemis exiger une forte rançon, et dût-il lui-même la payer sur sa propre cassette.

Avant de congédier Berthe, le roi voulut savoir si elle était réellement l'auteur des surtouts sablés; puis, la complimentant sur son talent merveilleux, il ajouta :

« Petite magicienne, je comprends, depuis que je vous vois, le surnom qu'on vous a donné; vous n'avez pas besoin de ma protection, car les fées sont plus puissantes que les rois.... Néanmoins, je ne vous oublierai pas ! »

Le lendemain, on apporta au château de la marquise, pour Berthe, un magnifique collier de perles de la part du roi.

Le marquis, recouvrant sa liberté, revit sa famille; et plus tard Berthe devint la femme de l'aide de camp qui l'avait introduite auprès de Sa Majesté.

Subissant, comme tous, le charme mystérieux exercé par la petite fée, il l'aima dès qu'il la vit, et son affection, au lieu de diminuer, augmenta sans cesse.

Grâce à ses talents et à sa beauté, Berthe, devenue grande dame, fut admirée et fêtée plus que toute autre.

Le roi la combla des marques d'une bienveillance particulière; il se souvenait des surtouts sablés avec tant de plaisir, qu'il pria Berthe d'enseigner son secret à un peintre, et créa pour celui-ci la charge de sablier, charge qui s'est perpétuée dans la maison royale jusqu'à....

Ici la voix de Mlle de la Place faiblit; elle pensait sans doute au malheureux sort du vertueux Louis XVI, et, restée fidèle aux croyances de ses pères, pleurait son roi.... Mais, tout entiers à l'histoire qu'on leur racontait, les enfants ne remarquèrent pas son émotion et s'écrièrent ensemble :

« Et Berthe, garda-t-elle son surnom de fée ?

— Oui, chers petits, oui; et pourtant, lorsque dans sa famille on l'appelait ainsi, elle répondait :

« Non, non, ne me nommez point fée, car, sans le secours de Simplette, je n'aurais pas su obtenir la liberté de mon père. Pour baguette magique, j'ai eu à mon service le bon cœur d'une pauvre enfant.... Ah ! le dévouement inspire mieux que l'adresse et que l'esprit ! »

— Et Simplette, que devint-elle ? demanda l'une des petites filles.

— Simplette resta auprès de Jacqueline; elle continua à rendre bien heureuse sa vieille mère, et le bon Dieu, qui savait combien elles étaient l'une à l'autre nécessaires, permit qu'elles mourussent ensemble, et que, sans avoir à se pleurer mutuellement, elles entrassent à la fois dans son beau paradis !... »

Il y eut un silence.

Mlle de la Place ne parlait plus, et les enfants écoutaient encore. Quand ils comprirent que l'histoire était décidément finie, ils embrassèrent la Meselle tour à tour. C'était leur remerciement; puis ils retournèrent à leurs jeux ou à leurs travaux.

« A demain, la Meselle, » dirent-ils en fermant la porte.

Et la Meselle, répétant comme eux, à demain, rangea les tabourets qui avaient servi de sièges à ses petits, jeta un regard sur le riant paysage qui s'étendait sous sa fenêtre, et reprit le gant commencé, ne s'interrompant que pour puiser parfois une prise dans sa tabatière armoriée, ou pour murmurer une courte oraison lorsque l'heure sonnait à l'horloge la plus voisine.

F. DE SILVA.

VARIÉTÉS.

LE CAMÉLÉON.

Le caméléon, si célèbre par tout ce qu'on en dit; le caméléon, qu'on accuse de changer de forme et de couleur pour prendre celle de tous les objets dont il approche; le caméléon, auquel on compare ces hommes bas et rampants, qui, n'ayant jamais d'avis à eux, se plient à toutes les formes, embrassent toutes les opinions; le caméléon, enfin, dont les poètes ont fait un animal fantastique, n'est qu'un lézard qui n'a tout au plus qu'un pied de long.

Sa tête, aplatie par-dessus, l'est aussi par les côtés; son cou est très-court, et, sur sa tête on voit une espèce de capuchon ou plutôt de pyramide à cinq faces formée par cinq arêtes qui partent du museau, du sommet de la tête et des coins de la gueule. Ses yeux sont vifs et assez doux. Au-dessous de sa gorge est une petite poche. De petites éminences très-lisses sont répandues sur sa peau.

Diverses particularités ont pu donner lieu aux fables qu'on a débitées sur son compte. Non-seulement ses yeux sont enveloppés de membranes conservatrices, mais ils sont encore mobiles, indépendants l'un de l'autre; de sorte que quelquefois il les tourne de façon que l'un regarde en arrière et l'autre en avant; ou bien, il voit de l'un les objets qui se trouvent placés au-dessus de lui, tandis que de l'autre il aperçoit ceux qui sont situés au-dessous.

Mais, ce qu'il offre de plus curieux, c'est le changement des teintes de sa peau, si fréquent et si rapide qu'il est assez difficile d'assigner quelle est sa couleur naturelle. Par exemple, s'il est à l'ombre ou en repos depuis quelque temps, les petites éminences qui le couvrent sont d'un rouge pâle, et le dessous de ses pattes est d'un blanc jaunâtre. Est-il exposé au soleil, la partie de son corps qui est éclairée devient souvent d'un gris plus brun, et la partie sur laquelle les rayons du soleil ne tombent pas directement, offre des couleurs plus éclatantes et des taches qui paraissent isabelles par le mélange du jaune tendre que présentent alors les pe-

tites éminences, et du rouge clair du fond de la peau. Dans les intervalles, ces petites éminences offrent du gris mêlé de verdâtre et de bleu, et le fond de la peau est rougeâtre.

Dans d'autres circonstances, le caméléon change en un clin-d'œil; ainsi, il est d'un brun vert tacheté de jaune; mais, dès qu'on le touche, il paraît tout à coup couvert de taches noirâtres assez grandes, mêlées d'un beau vert. Lorsqu'on l'enveloppe dans un linge quelconque, il devient quelquefois plus blanc qu'à l'ordinaire; mais il est bien démontré, malgré tout ce qu'on a pu dire de contraire, qu'il ne prend pas les couleurs des objets qui l'environnent.

D'après les observations qui ont été faites sur cet animal, il paraît certain que la crainte, la colère et la chaleur sont les seules causes des diverses couleurs qu'il présente, et qui ont été le sujet de toutes les fables qu'on s'est plu à faire sur son compte.

Le caméléon se trouve dans tous les climats chauds, tant de l'ancien que du nouveau continent. Sa destinée paraît être d'intéresser de toutes les manières; car si, dans les pays policés, il a donné naissance à des contes ridicules et à des superstitions absurdes, il est, sur le bord du Sénégal et de la Gambie l'objet d'une grande vénération; et la religion des nègres du cap de Monté, non contente de leur défendre de les tuer, leur ordonne de le secourir et de l'aider lorsque, tremblant le long d'un rocher, il cherche à en descendre en s'attachant péniblement avec ses ongles, se retenant avec sa queue, et se consumant en vains efforts. Mais, une fois qu'il est mort, tout culte cesse, et il est mangé par ces mêmes nègres, après qu'ils l'ont fait sécher au soleil.

Cet animal, ainsi que les autres lézards, peut, dit-on, vivre près d'un an sans manger; c'est vraisemblablement ce qui a fait dire qu'il ne se nourrit que d'air.

P.

LA RECONNAISSANCE DU PAUVRE.

Du temps de Louis XIV, il n'y avait point de pont sur la Seine, à Paris, au-dessous du pont Royal; et pour aller du Gros-Caillou, sur la rive gauche, au quartier du Roule, sur la rive droite, on passait la rivière en bateau.

Un jour, un homme de lettres traversait la rivière à cet endroit dans un bateau où se trouvait aussi une femme du peuple. Il s'amusa à faire des questions à cette femme.

« Êtes-vous mariée ? »

— Oui, monsieur.

— Que fait votre mari ?

— Il travaille sur la rivière.

— Quel quartier habitez-vous ?

— Le Gros-Caillou.

— Où allez-vous ?

— A la barrière du Roule acheter du pain.

— Est-ce qu'on n'en vend point au Gros-Caillou, pour aller si loin ?

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Il est donc meilleur ou moins cher au Roule ?

— Point du tout, monsieur.

— Eh ! qui vous détermine à faire, au moins deux fois la semaine, un si long voyage ?

— Avant que mon mari fût employé, nous étions dans la misère. Le boulanger qui habite à présent au

Roule, demeurait alors au Gros-Caillou, et il avait la bonté de nous fournir du pain à crédit quand nous étions sans argent. Depuis qu'il nous a quittés, nous sommes plus à notre aise.

— Eh bien ?

— Monsieur, on témoigne sa reconnaissance comme on peut; j'achète aujourd'hui mon pain chez mon ancien voisin pour le remercier de celui qu'il nous a fourni longtemps à crédit. »

X.

PROBITÉ.

Un décrotteur-commissionnaire, qui se tenait ordinairement à la porte de la préfecture de police, avait nettoyé les souliers d'un particulier. Celui-ci était entré dans l'hôtel, croyant lui avoir donné un gros sous pour salaire. Le décrotteur le fait demander avec empressement, et lui rapporte un double louis qu'il avait reçu au lieu d'un gros sous.

Ce trait fait le pendant de celui qui arriva à Molière. Il allait à Auteuil, et, sur le chemin, un mendiant tout déguenillé sollicita sa charité; Molière, croyant lui donner un gros sou, lui donna un double louis. Peu de moments après, le pauvre court après lui, et lui dit en le lui présentant :

« Votre intention, monsieur, n'a pas été sans doute de me faire une aussi forte aumône, je vous la rapporte.

— Gardez-la, lui dit Molière, vous la méritez. »

A.

MORALE DE L'ENFANCE.

L'hypocrisie, enfant, est un vice effroyable;
C'est, sous un masque saint, cacher un cœur coupable;
C'est usurper l'estime, et joindre à ses défauts
Le plus affreux de tous : le crime d'être faux.

L'hypocrite est celui qui sait en apparence,
En cachant ses défauts, paraître vertueux.
Cet homme a beau tromper, son cœur n'est point heureux;
Car le remords toujours poursuit sa conscience.

Tel qui vous paraît juste, honnête et généreux,
N'a souvent des vertus que la vaine apparence;
Par la réflexion guidez la confiance;
Le fripon hypocrite est le plus dangereux.

Gardez vous de vouloir, par un soin hypocrite,
Usurper un honneur qui ne vous est point dû.
On reconnaît bien vite une fausse vertu;
Le seul honneur réel est celui qu'on mérite.

MOREL DE VINDÉ.

AVIS.

A partir du 1^{er} juillet, le prix de la SEMAINE DES ENFANTS a été modifié ainsi qu'il suit :

Chaque numéro 15 centimes.

Chaque volume broché 8 francs.

Le prix de l'abonnement ne change pas, et reste ainsi fixé :

Abonnement pour Paris { 6 mois . . . 6 francs.
1 an . . . 11 francs.

Abonnement pour les { 6 mois . . . 8 francs.
départements 1 an . . . 15 francs.

Pour l'étranger, le prix de l'abonnement doit être augmenté de la différence du prix du port.



(Le Chat botté, par Perrault.)

Bonnes gens, si vous ne dites au roi que ce pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez hachés comme chair à pâté.